

L'EXPOSITION DE PARIS

DE 1889

Prix du numéro : 50 centimes.

40 NUMÉROS. — PARIS ET DÉPARTEMENTS : 20 FR.

Adresser les mandats à l'ordre de l'Administrateur.

Journal hebdomadaire. — 7 décembre 1889.

N° 59

BUREAUX : 8, RUE SAINT-JOSEPH. — PARIS

Prix du numéro : 50 centimes.

40 NUMÉROS. — PARIS ET DÉPARTEMENTS : 20 FR.

Adresser les mandats à l'ordre de l'Administrateur.



FAÇADE DU PAVILLON CHINOIS DU CHAMP DE MARS.

L'EXPOSITION CHINOISE

Tardivement installée, trop rapidement aménagée, l'Exposition chinoise ne donne qu'une idée confuse des richesses artistiques et de l'étonnante industrie du vaste Empire du Milieu. Due à l'initiative privée de quelques riches négociants de Canton, étroitement logée dans un espace de trois cents mètres, elle n'en attire pas moins une foule considérable, familiarisée déjà avec ces conceptions d'un art si différent du nôtre, égayée par l'infinité variée des couleurs, impressionnée par ces merveilleux résultats d'un travail patient et obstiné.

Je ne sais ce que l'avenir réserve à la curiosité de nos petits-neveux, mais nous aurons vu, nous, Français de ce siècle qui s'apprête à saluer le monde, suivant l'expression chinoise, des événements singuliers, non des fins mais des commencements de choses : le continent n'a été dévoilé, l'Empire du Milieu ouvert.

La muraille des Tsings n'a pas pu barer la route aux Européens. Gengis-Khan l'avait trouée, les canons français et anglais ont élargi la brèche par laquelle sont entrés quelques milliers de soldats, par laquelle sont sortis des millions d'Asiatiques. Ils étouffaient dans leur immense Empire devenu trop étroit pour quatre cents millions d'êtres humains. Silencieusement ils débordent au dehors, pacifiquement ils envahissent l'Océanie, l'Australie, les deux Amériques, les Antilles, les Indes et l'archipel d'Asie, interminable fleuve d'hommes travailleurs, économes, sobres, vivant de peu, dépossédant le blanc, exode redoutable et menaçant, revanche de la postérité de Sam sur celle de Japhet.

L'Europe l'a voulu. L'amiral Seymour et lord Elgin, le baron Gros et le comte Poutiatine ont lutté, vaincu et négocié en son nom. Par les armes et la diplomatie, ils ont introduit un facteur nouveau dans les affaires de ce monde et la Chine, violemment arrachée à son isolement volontaire, n'est plus une quantité négligeable dans les combinaisons politiques, non plus que dans les complications économiques.

Déjà ses produits envahissent l'Europe. La mode les adopte. Par leur étonnante et coûteuse recherche ou par leur fabuleux bon marché ils répondent à tous les goûts, sont accessibles à toutes les bourses, aussi bien à celles des millionnaires et des collectionneurs qui se disputent les merveilleuses broderies, les cloisonnés d'un travail si fin, d'une tonalité si délicate, qu'à celle du modeste ouvrier que

les vives couleurs des paysages ébauchés par leur pinceau exercé et les fantastiques attitudes des personnages séduisent et amusent. Ces produits affluent dans le Pavillon chinois, depuis les écorces de bambou aux capricieuses esquisses jusqu'aux ivoires curieusement fouillés, délicatement sculptés, chefs-d'œuvre de patience qui ont pris des années à un ouvrier payé quelques sous par jour.

Ils excellent dans les broderies. Suivez sur ce panneau représentant la visite des oiseaux à leur roi et à leur reine, le travail savant de l'aiguille, les nuances habilement variées des plumages, le naturel des poses, le battement des ailes. Plus loin, l'adorable coloris des fleurs, les teintes fugitives qu'elles empruntent aux rayons du soleil naissant, tradition du passé, soigneusement conservée, parfois servilement reproduite, il est vrai, mais d'un grand effet. Examinez aussi avec quelle habileté ils sculptent l'ébène et les bois durs, rehaussant par des incrustations de nacre ou d'ivoire les tons foncés du bois, assoupli, travaillé, découpé en gracieuses arabesques, en cadres ciselés destinés à recevoir des écrans brodés. Sous leurs doigts agiles, sous leur incomparable pinceau la porcelaine revêt toutes les formes, se pare des dessins les plus variés. En ce genre de travail ils sont passés maîtres. On les imite, on les copie et leur étonnante fantaisie se prête à toutes les conceptions, à toutes les interprétations.

Eux, ils n'imitent et ne copient personne qu'eux-mêmes, et si de l'objet d'art vous passez à l'artiste, du bibelot au vendeur, vous retrouvez dans sa tunique de soie, dans ses babouches feutrées, dans son traditionnel costume et sa hiératique attitude l'éternel Chinois figé dans ces dessins et ces peintures, dans ces paravents, sur ces bronzes, ces laques, ces ivoires et ces terres cuites dont plusieurs remontent à une haute antiquité.

Il n'a pas changé depuis des siècles ; il est aujourd'hui ce qu'il était il y a mille ans. Les événements ont passé sur lui sans impressionner son âme, sans modifier ses idées, sans diminuer en rien l'ineffable dédain que lui inspirent notre civilisation de parvenus, nos goûts et nos usages, jusqu'à notre costume étriqué, livrée démocratique sous laquelle toutes les classes, toutes les conditions sociales sont confondues. De nous, qu'aurait-il à apprendre ? En dehors des procédés scientifiques de la force brutale, qu'aurait-il à nous emprunter ? Ses penseurs avaient tout dit quand ceux de la Grèce balbutiaient à peine ; ses législateurs avaient tout prévu, tout réglé. Pour lui, le dernier mot de la sagesse humaine est renfermé

dans le livre tri-métrique, la politique et la science sociale dans les quatre livres classiques, ses traditions et ses croyances dans les cinq livres sacrés. Ses arts se prêtent à toutes les conceptions, depuis les plus simples qu'esquisse en quelques traits son pinceau léger jusqu'à ces formes bizarres que peuvent seuls enfanter et comprendre le cerveau opiacé et l'œil oblique d'un fils du Céleste-Empire.

Vous les retrouvez là : dans ces monstres grimaçants, dans ces chimères, filles d'un cauchemar, dans ces serpents aux replis onduleux, dans ces monstres aux croupes repliées et tordues qui, se déroulant dans leurs broderies, enlacent artistiquement les vases de bronze, dessinant des anses ou, de leurs gueules démesurément ouvertes, laissant s'échapper la fumée odorante des brûle-parfums. Vous les retrouvez sur les lanternes et les drapeaux, dans les albums et sur les toiles, sur les fines nattes de paille de riz, sur l'ivoire et sur le santal, sur l'indestructible faïence qui, mieux que le bronze ou le marbre, survit à tout, et nous en a plus révélé sur la civilisation, les mœurs et les coutumes des Égyptiens et des Étrusques que les monuments, les tableaux, les fresques, les monnaies et les médailles, réduits en poussière ou rongés par le lent travail des siècles.

Dans cet art étrange, incompréhensible pour nous, leurs yeux perçoivent ce qui se dérobe aux nôtres. Ces monstres au ricanant rictus ont un sens, ces groupes expriment une pensée. L'animal, la fleur, le fruit, la plante personnifient une idée abstraite. Longtemps courbés sous un joug tyrannique, supporté avec leur fataliste patience, ils ont demandé à l'art, de bonne heure devenu symbolique, un langage muet, entendu, compris de tous. Là où notre œil ne discerne que des formes banales ou des êtres chimériques, le leur perçoit un sens, un vœu, un souhait. Là où vous ne voyez qu'un dragon et un phénix, ils voient l'emblème du mariage ; dans le canard mandarin, l'affection conjugale. L'oie qui s'étale sur l'écran ou l'éventail est un souhait de félicité domestique ; le sceptre du Bouddah esquissé ou brodé sur un coussin vous prédit un succès littéraire, de même que le daim sculpté est un présage d'honneurs officiels. Les cinq chauves-souris qui ornent l'assiette que votre hôte vous présente sont l'annonce des cinq bonheurs : santé, vertu, longévité, richesse et mort paisible. Les trois pêches peintes sur votre soucoupe vous annoncent cent ans de vie.

Leur symbolisme se prête aux plus inattendus rapprochements, à la plus étonnante fantaisie, et la fantaisie est la base même de leur esthétique. Dédaigneux des

formes géométriques dans lesquelles l'art, enserré, étouffe, ils reprennent, dans ce domaine, la liberté entière, absolue, que leurs institutions politiques et sociales leur déniaient. Habiles à donner un corps aux rêves, à incarner dans des formes multiples leur extravagante fantaisie, ils demandent ces formes au fantastique et au monstrueux, s'écartant volontairement de la nature, la dépassant et l'outrant en tous sens, tout en gardant le secret des contrastes que lui dicte son inépuisable coloris.

Ce goût du fantastique, vous le retrouvez dans leurs jardins, dans leurs allées sinueuses, dans leurs cascades en miniature où ils veulent que l'artiste leur représente des oiseaux aux ailes éployées volant dans la poussière d'eau, des poissons nageant dans l'air, soutenus par des arbres de bronze. Le goût des contrastes confinant parfois au terrible, vous le retrouvez dans la décoration architecturale des palais et des pagodes, dans les dragons aux gueules béantes, dans les chimères aux yeux agrandis, hardiment sculptés en plein granit, dans ces frises de haut relief découpées au fronton des monuments, dans les tons crus, aveuglants dont ils les colorent, passant, sans transition souvent, du monstrueux et de l'horrible aux fines dentelles de pierre, aux motifs délicats et exquis qui reposent l'œil fatigué d'une impossible orgie de formes et de couleurs.

Pour eux, notre art est conventionnel et banal, enfermé dans des cadres qu'ils ont à tout jamais brisés, astreint à des règles qu'ils ont depuis longtemps répudiées. Pour eux, nos institutions politiques et sociales, sans stabilité, sont aussi sans force et sans prestige. Notre civilisation ne les a pas entamés, et le formidable exode qui, sur tous les points du monde, les pousse en masses compactes, n'a raison ni de leurs préjugés invétérés ni de leurs séculaires traditions. La Chine se meut avec une majestueuse lenteur; les idées nouvelles ont peine à pénétrer cette masse énorme qui comprend le quart du genre humain. Elle s'ébranle peu à peu, sans hâte; son nombre suffit pour surmonter les obstacles, on dirait qu'elle en a conscience.

On dirait aussi, qu'au rebours de nos États européens, impatients dans le présent parce qu'ils doutent de l'avenir, la Chine, confiante dans ses soixante siècles d'existence, s'estime à peine dans sa maturité, ne prévoit pas sa décadence et, patiente parce qu'elle se croit éternelle, attend tout du temps qui a eu raison de tout, sauf d'elle. C'est, en effet, une chose étrange, cette civilisation asiatique déjà si vieille à l'époque où la Grèce naissante apportait à l'Europe ses premières notions

d'art et de liberté, cet Empire plus ancien qu'aucun de ceux dont le nom est venu jusqu'à nous, qui seul demeure debout, avec ses lois, ses coutumes, ses traditions et ses annales, alors que le sable du désert recouvre les vieux empires égyptiens et que le sol de notre Europe est jonché des ruines de royaumes puissants, détruits et remplacés depuis des siècles.

Quel rôle la Chine est-elle appelée à jouer dans les destinées de l'humanité? Détient-elle derrière ses frontières le secret de l'avenir? Son étonnante longévité cache-t-elle une irrémédiable décadence? S'écroulera-t-elle sous les coups de l'Europe comme un vieux bâtiment qui s'effondre; ou bien ces masses profondes viendront-elles un jour, comme les Barbares dans le monde romain, submerger les royaumes éphémères de l'Europe, sous la conduite d'un nouveau Gengis-Khan?

En renversant les barrières qui la séparaient du reste du monde, l'Angleterre, la France et les États-Unis ont ouvert à cette immense agglomération d'hommes une porte que nul ne saurait refermer maintenant. Ils étouffaient sur un sol trop étroit, insuffisant à les nourrir. D'épouvantables famines et des épidémies terribles rétablissaient, par une mortalité effrayante, l'équilibre entre une race prolifique à l'excès et une production restreinte. Leur horizon, borné à l'enceinte de la muraille impériale, s'est élargi. Au delà, ils ont entrevu la mer libre, les plaines fertiles du continent américain. Obéissant à l'instinct de la conservation, ils sont allés chercher hors de leurs frontières ce que le sol leur refusait : la subsistance quotidienne d'abord; puis, par l'épargne, l'accumulation des capitaux. Ceux que leur position appelle aux dignités de l'État sont venus étudier en Europe cette civilisation dont la force leur avait révélé la supériorité matérielle. Ils en pénétrèrent les secrets, ils en examinèrent les rouages multiples, sans parti pris d'admiration ou de dénigrement, très convaincus de leur supériorité intellectuelle, mais aussi tout prêts à nous emprunter ce qui peut leur servir. Essentiellement observateurs, ils comprennent vite et retiennent bien; ils apprennent en se jouant et l'un d'eux nous disait : « Notre civilisation est si ancienne, nos ancêtres ont tant accumulé de faits, de découvertes, d'observations, qu'en Europe il me semble moins apprendre ce que j'ignorais, que rapprendre ce que j'avais oublié. »

Et, pour nous, le jour est proche où ce mystérieux Empire du Milieu, fermé pendant tant de siècles, ouvert depuis si peu d'années, n'aura plus de mystères. Sur les quais de notre Seine, il étale aujourd'hui

les chefs-d'œuvre de son industrie séculaire, de son incompréhensible génie artistique : ses tissus merveilleux, ses ivoires travaillés à la loupe, ses grimaçantes idoles, ses potiches symboliques, ses laques d'un velouté profond, ses dragons et ses chimères enlacés, création d'un rêve asiatique. Devant ces audacieuses productions d'une imagination que la nôtre ne peut suivre et comprendre dans ses évolutions fantastiques, devant ces énigmatiques et souriants fils du Ciel, aux yeux obliques et aux traits affinés, qui passent sans bruit dans leurs babouches feutrées et leurs épaisses tuniques de soie, ce que nous voyons et ce qui passe, c'est le lien mystérieux qui rattache le présent au passé. En remontant les annales de ce fils de la vieille Asie, nous dépassons ces âges fabuleux dont les légendes de notre antiquité n'ont gardé qu'un souvenir confus, cette antiquité qui lui semble dater d'hier, à laquelle il n'a rien emprunté, mais dont le merveilleux éclat ne fut peut-être qu'un reflet du génie de nos pères.

C. DE VARIGNY.

LA NAVIGATION SUR LA SEINE

On a dit que les fleuves étaient des « routes qui marchent »; à ce compte, la Seine est une marcheuse infatigable, car elle ne se repose ni jour ni nuit.

En dehors des radeaux de bois flottés, des péniches chargées de charbon, de fûts, de pipes et de feuilletes, des bateaux qui apportent de l'Yonne les blés et les farines, des chalands bourrés de pommes normandes et des embarcations qui fournissent à Paris un respectable contingent de vinaigres, d'huiles, de sucres, de trois-six, de cafés, de savons, de fourrages, de poissons, de métaux, de cotons, de faïences, de meubles et de papiers, dont le poids dépasse annuellement 3 milliards de kilogrammes, — des bachots, lavandières, besognes, marnais, toues, flûtes, margotats, yoles, canots, glissoirs, etc... sillonnent la Seine sans trêve et sans relâche.

L'Exposition Universelle de 1867 avait fait naître une nouvelle industrie fluviale, celle des *Mouches*, petits bateaux à vapeur rapides, déjà employés à Lyon et usités depuis longtemps à Londres.

On eût pu croire que ce service serait transitoire et simplement appelé à subvenir aux exigences d'une circonstance exceptionnelle; elle est devenue définitive. Bientôt une seconde compagnie, celles des *Hirondelles*, est venue lui faire concurrence; les bateaux sont aujourd'hui à la rivière ce que les omnibus et les tramways sont à nos rues et à nos boulevards, et ils ont rendu de grands services à la population parisienne, qui les a adoptés avec empressement.

Durant l'Exposition de 1867, du 1^{er} avril au 30 novembre, les *Mouches* avaient transporté 2,700,000 voyageurs, et, le 30 septembre 1868, ils avaient reçu plus de 35,000 personnes.

On comprend qu'avec le double service des deux compagnies actuelles, — auquel est venu se joindre celui des bateaux dorés des Magasins du Louvre, — le nombre des passagers trans-

portés du pont des Arts au Champ de Mars ait pu atteindre des chiffres invraisemblables. Il a suffi, pour s'en rendre compte, de considérer les longues files de voyageurs de tout âge qui for-

maient, sur la berge, aux abords des pontons, des queues interminables, et de savoir que l'administration du Louvre distribuait en moyenne 12,000 tickets gratuits, par jour, à ses clients



LA NAVIGATION SUR LA SEINE, AUX ABORDS DE L'EXPOSITION.

habituels ou d'occasion. Tous ces tickets n'ont évidemment pas été utilisés, mais, certains jours, le nombre des clients qui les employaient dépassait 10,000, chaque voyage emportant 275 personnes.

Quoi qu'il en soit, les bateaux parisiens ont

transporté, en trois mois (mai, juin et juillet), plus de 11 millions de visiteurs à l'Exposition, dont 600,000 en juillet seulement, soit près de 7 millions de plus que l'année précédente à la même époque.

Ce genre de locomotion a apporté, on le voit,

un contingent qui n'est pas à dédaigner au mouvement incessant qui amenait, mensuellement, plus de 10 millions de voyageurs à Paris et les entraînait ensuite vers l'Exposition.

V.-F. M.



BEAUX-ARTS. — LES DERNIÈRES CARTOUCHES (Défense d'une maison cernée par l'ennemi), tableau de A. de Neuville.

Reproduit avec l'autorisation de MM. Boussod, Valadon et C^{ie}.

L'ART DES ÉTATS-UNIS AU CHAMP DE MARS¹

Aurebours de M. Harrison, MM. Hitchcock et Pearce n'ont pas cessé de progresser. Quoiqu'il expose chez nous depuis une quinzaine d'années, M. Pearce ne nous est connu, réellement connu, que depuis peu. C'est de 1886 que date sa *Bergère picarde*, la première de ses toiles véritablement personnelles ; elle lui fit sur l'heure une réputation. Sa *Sainte Geneviève* parut l'an d'après ; il exposa en 1888 la *Rentrée du troupeau*. Nous ne voyons à l'Exposition, signé de lui, qu'un de ces trois tableaux, mais ce tableau, à mon sens, est le meilleur : la *Bergère picarde*. C'est une lande à peine ondulée, couverte de maigres herbages, et de maigres moutons, tout au long d'un sentier raboteux, y promènent leur faim. Tandis que son chien les surveille, la bergère s'est arrêtée, pensive, l'œil mi-clos, les deux mains au bâton qui lui tient lieu de houlette. La lande est poudreuse, le ciel gris, les haillons de la bergère sont gris également, et de la monotonie de ces notes grises une mélancolie sans nom se dégage. Les terrains ont de la solidité, le paysage captive, la note est saisissante et très juste ; l'œuvre est depuis longtemps populaire, et le mérite ; c'est de belle et saine poésie.

Nous voyons encore au Champ de Mars, de M. Pearce, d'autres moutons gardés par un berger, dans une plaine qu'argentent les rayons de la lune, et un harmonieux portrait de jeune femme brune. Elle porte avec désinvolture sous son bras, un petit chien blanc à longues soies, et son corps, vêtu d'une robe bleue, se détache agréablement sur fond gris.

Le succès des bergères de M. Pearce lui a valu des imitateurs dont quelques-uns ne sont pas dépourvus de talent. Tel est M. Birge Harrison ; la bergère en mante grise qui, dans son tableau de *Novembre*, glisse lentement, dans les bois, sur le sol jonché de feuilles roussies, est proche parente de la Picarde de M. Pearce, et je la louerais davantage sans cette ressemblance qu'on n'a pas assez lieu de croire fortuite.

A M. Hitchcock on ne reprochera rien de pareil. Plus que personne, chaque année, depuis l'accueil enthousiaste que le public a fait à ses *Tulipes*, il essaye de varier ses sujets et de présenter sous une forme nouvelle son talent. A l'instar de M. Melchers, il goûte infiniment la Hollande, mais il la goûte surtout dans le paysage, il l'estime surtout pour les effets que l'on tire du bleu et du lilas de ses corsages. Je

ne m'étendrai ni sur ses *Tulipes*, trop connues, ni sur sa *Maternité*, où le charme du paysage ne saurait compenser le peu de solidité du corps de sa jeune mère, mais j'insiste sur l'*Annonciation*, si délicatement peinte, avec sa silhouette de jeune femme en robe bleue, penchée sur une éblouissante rangée de lis blancs. C'est d'un coloris raffiné, qui nous donne les sensations les plus douces et les plus ingénieusement tendres.

M. Ridgway Knight se complait aux scènes rustiques, qu'il sait choisir à merveille ; c'est la *Veuve* consolée par les commères, ses voisines ; c'est la *Rencontre*, au détour du chemin, d'un berger et de deux accortes jeunes filles ; c'est, sur le bord d'une rivière, à l'heure où les lointains, noyés déjà dans la brume, s'estompent de bleuâtres vapeurs, deux paysannes hélant un passeur. Tout cela est fort bien, et du dessin le plus châtié, mais M. Knight trouve-t-il indispensable de lécher à ce point sa peinture et de donner à ses filles des champs des grâces si peu rustiques et venues de l'Opéra-Comique en droite ligne ?

L'orientalisme est représenté d'une façon fort brillante par les belles architectures indoues et les scènes vivantes, dramatiques au possible, de M. Weeks. Le soleil asiatique rutil et flamboie, dans son œuvre, sur des *Processions de mariage*, des *Cortèges de Rajah*, des *Enterrements de fakir*. M. Bridgman ne se contente pas de nous donner ses élégantes Mauresques, enveloppées de longs voiles d'un blanc pur, et ses pittoresques scènes algériennes ; il nous fait voir, par le portrait de sa femme, qu'il manie dans la perfection le pinceau du portraitiste féminin.

La Bretagne a, dans les tableaux de M. Mosler, un historiographe inspiré. On peut voir de lui, au Luxembourg, une toile excellente, le *Retour* ; on en verra de non moins bonnes au Champ de Mars. Je signalerai surtout de lui le *Petit cornemuseux*, le *Repas de la moisson*, les *Derniers moments* et les *Derniers sacrements* ; l'œuvre de M. Mosler est émue, simple et sincère.

A part M. Vail, un Français, puisqu'il est de Saint-Malo en Bretagne, les États-Unis ne brillent point par leurs tableaux de marine. Il est vrai qu'on aurait peine à rêver œuvre plus vigoureuse et plus ferme que ce *Port de pêche* dû au talent de M. Noël.

Bornons-nous maintenant à citer les fleurs de M^{me} Greatorex ; les gamins de M. Ryder ; l'*Imprudent* et la *Fille du fermier*, d'une élève de M. Bouguereau, M^{lle} Elisabeth Gardner, qui, à présent, pourrait lutter avec lui ; les moutons de

M. Fisher ; *Après le déjeuner*, de M. Hassam ; un *Soir d'hiver*, de M. Davis ; un *Clair de lune*, de M. Coffin ; la *Place de la Bastille*, de M. Boggs ; un *Soir* de M. Dow ; une *Soirée près du lac*, de M. Allen ; la *Marcellerie*, de M. Donoho. L'influence du peintre allemand Liebermann a donné naissance à une jolie scène hollandaise de M. Mac-Ewen ; nos dessinateurs Pille et Renouard ont inspiré, l'un M. Abbey, l'autre M. Reinhart, qui, de plus, est l'auteur de deux toiles remarquablement composées et remarquablement peintes, *Épaves* et l'*Attente de l'absent*.

Joignons-y les grisailles de M. Cox, et les allégories de M. Low ; notons, dans la sculpture, une œuvre des plus distinguées, les *Montreurs d'ours*, de M. William Bartlett, et nous n'aurons rien omis de ce qui peut ajouter à la gloire des artistes américains.

THIÉBAULT-SISSON.

BEAUX-ARTS

LA SCULPTURE ÉTRANGÈRE¹

Il est à remarquer que ces prestidigitateurs habitent Florence et Milan. C'est particulièrement dans ces deux villes que l'on tourmente le marbre, qu'on le transforme en broderies, en étoffes, en moires, en satins, en tapis, en peluches, en gazes, en plumes, en chaînes de montre ; qu'il est gravé, tuyauté, ruché, strié. Un sculpteur milanais qui se respectera ne modèlera jamais une draperie sans accuser si elle est de laine, de coton ou de soie. Des artistes de la valeur de M. Vela sont tombés dans ces enfantillages. A Rome et à Venise, on a conservé un certain sentiment de la dignité qu'exige la statuaire ; on y produit encore quelques œuvres qui invitent à la réflexion, comme celle de M. Ferrari que nous citons plus haut. Nous estimons qu'il doit paraître terriblement vieux jeu.

L'Italie a aussi, comme la France, ses sculpteurs naturalistes. Ils travaillent ordinairement à Naples ; ou plutôt, c'est dans cette ville que, sous l'influence de M. Gemito, s'est développé le mouvement qui, depuis, s'est répandu dans toute la péninsule. On se rappelle la surprise qu'excita, il y a une quinzaine d'années, l'apparition, à notre Salon, du *Pêcheur*, de M. Gemito. Ce gamin, ramassé et copié sur le port de Naples, était d'une vérité criante. On ne pouvait nier la vie extraordinaire qui l'animait ; mais la vie n'est pas la beauté, et il rayonnait de laideur.

1. Voir les n^{os} 56 à 58.

1. Voir le n^o 58.

Ce modèle, cette fleur de vase, imitoyablement copié dans toutes ses imperfections, fit croire au moulage. On se trompait. M. Gemito était doué d'une grande habileté; il l'a prouvé depuis. Mais il fut le père d'une sculpture grouillante et populacière qui n'a plus rien de commun avec la statuaire de Phidias ou de Cléomène. En France, l'influence de Millet porta les naturalistes vers le paysan. L'influence de M. Gemito poussa ses imitateurs vers la copie du gamin des villes, du *guappo*, comme on dit de l'autre côté des monts. C'est un charmant idéal. Vous verrez au Champ de Mars plusieurs spécimens de cet art, entre autres, cinq bronzes de M. Rosso, dont l'un a été acheté par M. Zola, l'autre par M. Munkacsy. Ce sont de suaves statuettes à mettre en un cabinet d'études.

Sculptures de modistes, sculptures de cabaret, tel est l'art que produisent aujourd'hui les Italiens. Le salut viendrait-il pour eux? Nous ne le pensons pas, car le mal s'est singulièrement aggravé depuis 1878.

Le fâcheux est que ces productions puériles sont applaudies et achetées par nombre de gens sans culture, qu'elles sont exportées en Amérique. Leurs auteurs persévèrent donc. Pourtant, cette race est douée, on ne saurait le nier. On est frappé, jusque dans ses plus mauvaises productions, de l'aisance extraordinaire qu'ils apportent à rendre le côté pittoresque, le mouvement, la vie. Vous trouverez souvent, dans ces marbres, ridiculement polis et lustrés, un sentiment très juste de la plénitude des formes, un tour de main, un brioque vous chercheriez vainement dans les académies sèches des Anglais. Ce qui fait défaut aux Italiens, c'est la culture intellectuelle, la conception de la grandeur et de la dignité sculpturale, l'élévation dans la pensée. Ils ne comprennent plus les œuvres de leurs maîtres, et s'ils copient un Raphaël ou un Léonard, ils le faussent ou l'enjolivent. Exemple bon à méditer, qui montre jusqu'où peut tomber l'art d'un pays qui a rompu avec ses traditions.

Ces traditions n'ont jamais existé pour la sculpture espagnole. Au moyen âge, la Bourgogne envoya ses artistes qui sculptèrent les cathédrales de Burgos, de Barcelone, de Tolède. Plus tard, des Florentins, entre autres ce Torrigiano, qui, dans un accès de rage, écrasa d'un coup de masse le nez de Michel-Ange, vinrent s'installer en Espagne. Quelques peintres comme Alonzo Cano prirent l'ébauchoir et laissèrent des œuvres de premier ordre. Mais les mouvements créés par ces artistes ne s'étendirent pas, nulle École ne se forma. Aujourd'hui, le gouverne-

ment espagnol entretient une Académie à Rome, sur le Janicule. Tous les pensionnaires y sont livrés à l'influence italienne moderne, ce qui est regrettable, car plusieurs d'entre eux font preuve de talent, particulièrement M. Querol, qui a au Champ de Mars un buste en marbre, très animé, exécuté d'une main large et savante. Il est très fâcheux que son groupe, la *Tradition*, montre qu'il cherche ses inspirations bien plutôt dans les ateliers de la via del Babuino qu'au musée du Capitole ou au Vatican.

Pour retrouver la santé, la vérité et le goût, il nous faut remonter au Nord, vers ces régions que la rudesse de leur climat ne prédisposait pas à l'étude de la statuaire, vers le Danemark, la Suède, la Norvège, la Finlande. Pour ces pays, la sculpture fut comme une fleur frissonnante que Thorwaldsen alla chercher à Rome au commencement de ce siècle, transplanta et acclimata à Copenhague; de là elle se répandit dans les contrées environnantes. Les doctrines esthétiques du célèbre sculpteur danois étaient celles de Winckelmann, et il emprunta sa manière à Canova. Il y ajouta une certaine raideur et plus de sévérité dans le dessin. Son influence est encore manifeste aujourd'hui, et nous voyons au Palais des Beaux-Arts les Écoles des pays du nord de l'Europe se partager nettement entre ceux qui retiennent encore l'enseignement de l'illustre Danois et ceux qui suivent les tendances françaises. Ces derniers, à la vérité, gagnent tous les jours du terrain. Ils sont fort assidus à notre École des Beaux-Arts et suivent avec passion notre développement artistique. MM. Hasselberg et Akermann se distinguent entre eux par beaucoup de charme, de suavité, de délicatesse. Leurs œuvres ont comme un souvenir de celles de M. Falguière et de M. Lefevre. Elles sont plus froides d'exécution, mais élégantes, poétiques, et procèdent d'un véritable sentiment d'art.

La statuaire belge est comme une province de la sculpture française. Mêmes traditions, même enseignement, mêmes tendances. Tous les artistes belges envoient régulièrement leurs travaux à nos Salons, et leurs noms se mélangent dans nos catalogues aux noms français. Nous voyons donc chez eux, comme chez nous, se développer parallèlement l'École naturaliste et l'École spiritualiste. La première est représentée ici par M. Mignon, avec ses *Taureaux* énergiques et décoratifs, et par M. Devillez, dont les *Sylvains* font admirer l'habileté et la franchise qu'il apporte à copier la nature, sans la choisir ni l'interpréter. MM. Dillens, de Vigne et Vanderstappen tiennent la tête du mou-

vement spiritualiste. Le dernier semble avoir subi l'influence de M. Mercié; son *Homme à l'épée* rappelle involontairement le *David*. Le sculpteur belge, tout en mettant dans sa statue une noble dignité, n'a pas su lui donner assez d'aisance ni de souplesse. C'est une sculpture de morceaux, très habilement exécutés, mais qui ne se tiennent pas, et d'où ne se dégagent ni le mouvement, ni la vie: il reste en elle un souvenir du modèle d'atelier. Ajoutons que l'aspect de l'œuvre est froid. Combien nous préférons la *Figure tombale* de M. Dillens! Nue, affaissée dans sa douleur, pleine d'une émotion pénétrante, cette jeune fille touche très délicatement notre âme et ravit nos yeux. Il y a là une exécution d'un charme tout corrégien, une conception poétique telle que M. Henner se plait à les rêver. Nous ne retrouvons pas un mérite semblable dans la *Justice* du même artiste... Nous voyons de grandes prétentions décoratives, mais la forme y est abandonnée et le dessin sacrifié à l'effet. M. de Vigne montre une élégance un peu apprêtée dans son *Immortalité*, beau marbre très souple, qui a le défaut de rappeler Canova. Nous devons surtout louer son grand groupe en bronze, *Breidel et de Coninc*, rempli d'énergie, de fierté, de vérité, où le statuaire fait preuve des véritables qualités du décorateur: la largeur et la fermeté.

A. PAILLIER.

RÉCOMPENSES AUX EXPOSANTS

LES GRANDS PRIX¹

CLASSE 16. — *Cartes et appareils de géographie, cosmographie, etc.*

Grands prix (suite). — Imfeld, Suisse. Ministère de l'Agriculture, France. Ministère de la Guerre, France. Ministère de l'Intérieur, France. Ministère de la Marine, France. Ministère des Travaux publics, France. Ministère des Travaux publics (expositions collectives), France. Ministère des Travaux publics (carte géologique), France. Prince héréditaire Albert de Monaco, Monaco. Secrétariat des travaux publics, Mexique. Simon, Suisse. Société de géographie de Paris. United States Coast and Geodetic Survey. United States Signal Service, États-Unis. United States Geological Survey, États-Unis. Ville de Paris. Wurster Randegger et C^{ie}, Suisse.

GROUPE III

Mobilier et accessoires.

CLASSE 17. — *Meubles à bon marché et meubles de luxe.*

Grands prix. — Damon et C^{ie}, France. Henry Dasson et C^{ie}, France.

¹ Voir les n^{os} 55 à 58.

CLASSE 18. — *Ouvrages du tapissier et du décorateur.*

Grands prix. — Jules Cantini, France. Comité de l'Exposition tunisienne. Goyers frères, France. Francis et Aimé Jacquier, France. Gustave Janlet, France. Sozayemon Nishimura, Japon. Protectorat de l'Annam et du Tonkin. Charles Varangoz, France.

CLASSE 19. — *Cristaux, verrerie et vitraux.*

Grands prix. — E. Baudoux, Belgique. Gallé, France. T.-G. Tawkes, États-Unis. L. Lambert et C^{ie}, Belgique. Landier et Houdaille, France. Legras, France. Veuve Lotz, Autriche-Hongrie. Mantois, France. Sainte-Marie d'Oignies, Belgique. Société de glaces et de verrerie du Hainaut, Roux, Belgique. Salviati, Italie. Société des glaces de Jeumont, France. Société Venise-Murano, Italie. Thomas Web and Sons, Grande-Bretagne.

CLASSE 20. — *Céramique.*

Grands prix. — Bapterosses et C^{ie}, France. Brown-Westhead, Moore and C^o, Grande-Bretagne. Boch frères, France et Belgique. Copeland and Sons, Grande-Bretagne. Doultou and C^o, Grande-Bretagne. Fabrique royale de porcelaine, Danemark. Faïencerie de Gien, France. Hache, Julien et C^{ie}, France. Haviland et C^{ie}, France. Manufacture de Sèvres, France. Muller et C^{ie}, France. Union céramique et chaufournière, France.

CLASSE 21. — *Tapis, tapisseries et autres tissus d'ameublement.*

Grands prix. — Braquenié et C^{ie}, France et Belgique. John Crossley and Sons, Grande-Bretagne. Hamot et C^{ie}, France. Ferdinand Leborgne, France. Manufacture nationale de Beauvais, France. Manufacture nationale des Gobelins, France. Sallandrouze frères, France.

CLASSE 22. — *Papiers peints.*

Médailles d'or. — Grantil jeune et C^{ie}, France. Hooek frères, France. Jeffrey and C^o, Grande-Bretagne. Putois et Paris, France. Wen Wollams and C^o, Grande-Bretagne.

CLASSE 23. — *Coutellerie.*

Grand prix. — Exposition collective du syndicat des ouvriers de la Haute-Marne, France.

CLASSE 24. — *Orfèvrerie.*

Grands prix. — Armand Catillat, France. Cristophle et C^{ie}, France. Fannières frères, France. Froment-Meurice, France. Tifany and C^o, États-Unis.

CLASSE 25. — *Bronzes d'art, fontes d'art diverses, ferronnerie d'art, métaux repoussés.*

Grands prix. — Ferdinand Barbedienne, France. Gaget, Gauthier et C^{ie}, France. Ph. Monduit fils, France. Namikawa Sosuké, Japon. Thiébaud frères, France. Placido Zuloaga y Zuloaga, Espagne.

CLASSE 26. — *Horlogerie.*

Grands prix. — A l'ensemble de l'École municipale d'horlogerie de Besançon et de la collectivité de l'horlogerie du Doubs, France. Collectivité de l'horlogerie suisse, Suisse. Collectivité

des écoles d'horlogerie suisse, Suisse. École d'horlogerie de Paris, France. Auguste Fénon, France. Ernest Francillon et C^{ie}, Suisse. Henri Lapaute, France. Japy frères et C^{ie}, France. Paul D. Nardin, Suisse. Pateck Philippe et C^{ie}, Suisse.

CLASSE 27. — *Chauffage et éclairage non électrique.*

Grands prix. — Geneste, Herscher et C^{ie}, Paris.

CLASSE 28. — *Parfumerie.*

Grands prix. — Antoine Chiris, France. Victor Klotz, maison E. Pinaud, France. L.-T. Piver et C^{ie}, France. Roger et Gallet, France.

CLASSE 29. — *Maroquinerie, tabletterie et vannerie.*

Grands prix. — Adt frères, France. Sormani, France. Van Oye et C^{ie}, Belgique.

GROUPE IV

Tissus, vêtements et accessoires.

CLASSE 30. — *Fils et tissus de coton.*

Grands prix. — Asaph Baranoff (Compagnie de la manufacture Baranoff), Russie. Dolfus-Mieg

CLASSE 33. — *Soies et tissus de soie.*

Grands prix. — Baumann aîné et C^{ie}, Suisse. Bardon, Ritton et Mayen, France. Bérard et Ferrand, France. Bonnet (les petits-fils de C.-J.) et C^{ie}, France. E. Bouvard et Mathevon fils, France. Bresson, Agnès et C^{ie}, France. Brosset-Heckel et C^{ie}, France. Brunet-Lecomte, Moïse et C^{ie}, France. Chambre de commerce de Lyon, France. J. Chabert et C^{ie}, France.

(A suivre.)

L'EXPOSITION RÉTROSPECTIVE
DU TRAVAIL

L'AGAVÉ CHEZ LES AZTÈQUES. — De même que les Égyptiens avaient su tirer parti du lin, de même les Aztèques du Mexique surent utiliser à des fins multiples l'agavé ou metl, arbuste qui ressemble extérieurement à l'aloès, mais dont la taille est bien supérieure. Motolinia, qui vint au Mexique trois ans après la prise de Mexico par Cortez, en donne une intéressante description : « Ses feuilles sont vertes. Elles ont la forme

d'une brique, renflées vers le milieu. Elles ont un empan environ de circonférence, sont cannelées et s'amincissent graduellement au point de se terminer par une sorte d'aiguillon. Chaque pied de la plante possède trente ou quarante feuilles. »

L'agavé fournissait à la plupart des besoins de la population pauvre. On en ceignait les habitations comme d'une haie. On prenait le tronc comme solive et les feuilles comme tuiles. Ces mêmes feuilles servaient à la fabrication du papier, des habits, des chaussures, du fil et des aiguilles!

Ce n'est pas tout. Quand l'agavé avait atteint tout son développement, on coupait quelques-

unes de ses feuilles, et des cavités ainsi produites suintait un liquide qui, bouilli, donnait un vin douceâtre et transparent. Concentré, le vin d'agavé fournissait du miel, du sucre, du vinaigre et deux boissons alcooliques : le *mescal* et le *pulque*. « Ce vin, rapporte en effet Motolinia, donne un miel très agréable et un sucre qui ne vaut pas celui de canne. On en fait aussi du vinaigre. On retire des feuilles de l'agavé du fil à coudre, et elles servent à fabriquer de la ficelle, des cordes, des sangles, des licous et toutes les choses que nous tirons du chanvre. Les Indiens en fabriquent aussi des vêtements et des chaussures. Les épines de ces feuilles remplissaient l'office de clous, et lesdites feuilles étaient utilisées par les femmes pour y mouler la pâte de maïs. Les ouvriers en plumes se servaient aussi de ces feuilles pour étendre dessus du coton qu'ils transformaient en papier, papier sur lequel ils esquaissaient leurs dessins. Les peintres avaient recours à cette feuille pour de nombreux usages, et les maçons s'en servaient en guise de truelle, de tuiles, ou pour des conduites d'eau. »

L'agavé n'est pas, d'ailleurs, une plante éteinte. Autour du Palais mexicain de l'Exposition, chacun peut satisfaire sa curiosité en touchant le curieux végétal.

(A suivre.)

1. Voir les nos 54 à 58.



EXPOSITION RÉTROSPECTIVE DU TRAVAIL. — L'agavé chez les Aztèques.

et C^{ie}, France. La Espana-industrial, Espagne. Girard et C^{ie}, France. Keittinger et fils, France. Henri Kunz, Suisse. Parellada y Cia, Espagne. Parmentier Van Hoegaerden et C^{ie}, Belgique. Ryland and Sons, Grande-Bretagne. Société anonyme de filature et fileries réunies, Belgique. Zahar Morozoff fils, Russie.

CLASSE 31. — *Fils et tissus de lin, de chanvre, etc.*

Grands prix. — J. Casse et fils, France. Liniificio et Canapificio nazionale, Italie. Morel et Verbeke, Belgique. Rey aîné, Belgique. Société anonyme La Lys, Belgique. Société anonyme de Pérenchies, France. York Street Flax Spinning C^o, Grande-Bretagne.

CLASSE 32. — *Fils et tissus de laine peignée, fils et tissus de laine cardée.*

Grands prix. — Association des fabricantes de Sabadell, Espagne. E. Bellest et C^{ie}, France. L. Breton et fils, France. Chambre de commerce de Roubaix, France. Chambre de commerce de Tourcoing, France. Exposition collective de draperies viennoises, France. Exposition des fabricants de drap de la ville de Sedan, France. A. Grandjean et C^{ie}, France. Leclerc, Dupire, France. Iwan Simonis, Belgique. Société du commerce et de l'industrie lainière de la région de Fourmies, France. Tabourier, Bisson et C^{ie}, France.



BEAUX-ARTS. — LA PAYE DES MOISSONNEURS, tableau de M. LHERMITTE.

SCEAUX, IMP. CHARAIRE ET FILS.

